

Au-delà des légendes

Entretien avec Sophie De Schaepdrijver, historienne et spécialiste de la Première Guerre mondiale

Between fact and fiction. Interview with Sophie De Schaepdrijver, historian of the First World War

Tussen feit en fictie. Interview met Sophie De Schaepdrijver, historica en specialiste op het gebied van de Eerste Wereldoorlog

Sophie De Schaepdrijver

Traducteur : Jean Raoul Mengardouque



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/898>

DOI : [10.4000/temoigner.898](https://doi.org/10.4000/temoigner.898)

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 47-53

ISBN : 978-2-84174-674-3

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Sophie De Schaepdrijver, « Au-delà des légendes », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 118 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/898> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.898>

Au-delà des légendes

Entretien avec Sophie De Schaepdrijver, historienne et spécialiste de la Première Guerre mondiale¹.

Pourriez-vous, en guise d'introduction, rappeler brièvement votre parcours professionnel et indiquer quand vos recherches se sont focalisées sur la Première Guerre mondiale ?

Sophie De Schaepdrijver : En fait, j'ai une formation d'historienne en socio-économie. J'ai commencé mes études à l'ULB (l'Université libre de Bruxelles), puis j'ai passé mon doctorat à Florence, à l'Institut universitaire européen. J'y ai fait une solide recherche quan-



© Ph. M.

titative, comme c'était l'habitude dans les années 1980. Au début, je ne pensais pas me focaliser sur la Première Guerre mondiale. Après mon séjour à Florence, je ne pouvais pas revenir en Belgique, c'était difficile ces années là. Heureusement j'ai trouvé du travail aux Pays-Bas, d'abord à Amsterdam, puis à Leiden. C'est là que j'ai commencé à préparer mon livre sur la Première Guerre mondiale. Ma vie avait entretemps changé de cours, et je suis partie aux États-Unis. C'est là que j'ai terminé, au cours de la première année de mon séjour, mon ouvrage sur la Grande Guerre.

Vous avez écrit l'ouvrage de référence sur la Grande Guerre en Belgique, alors que depuis 1983 vous ne vivez plus en Belgique. Comment vivez-vous cette situation particulière d'observatrice en fait « externe » ?

Sophie De Schaepdrijver : Eh bien, cela donne une certaine liberté. J'ai pu choisir quelles influences j'écoute, et quelle sera mon approche. Quand j'ai commencé mes recherches sur la Grande Guerre, je me félicitai surtout d'avoir choisi un domaine aussi large. À l'époque, on n'attendait nullement d'un historien actif en Belgique de s'attaquer à un sujet aussi vaste. Si j'étais restée toutes

ces années en Belgique, je n'aurais jamais pu écrire ce livre.

Quel était le paysage universitaire belge quand vous avez commencé vos recherches ? Et quelle était donc la norme concernant de la Grande Guerre ?

Sophie De Schaepdrijver : Lorsque je commençai mes recherches, peu d'historiens s'intéressaient vraiment à la Grande Guerre. Les temps ont heureusement changé. À l'époque, ne faisaient vraiment autorité que *La Belgique et la Guerre mondiale* d'Henri Pirenne² et l'étude du professeur de Louvain Lode Wils sur la politique flamande menée par l'occupant³. Ces deux livres m'ont profondément marquée, car ils allaient à contre-courant de la *doxa* d'alors. Qui, comme moi, allait à l'école en Flandre, subissait bientôt l'influence d'un amalgame de mythes et de représentations de la Grande Guerre. N'oubliez pas que je suis un produit de la réforme de l'enseignement de l'histoire. Je n'hésite pas à dire que l'histoire fut alors entièrement refondue, et que pendant mes six ans d'enseignement secondaire

(1) Sophie De Schaepdrijver enseigne depuis 2000 l'histoire européenne moderne à la Penn State University. Elle publie en 1997 *De Groot Oorlog. Het Koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog* [La Grande Guerre. Le Royaume de Belgique pendant la Première Guerre Mondiale], dont elle publie en 2013 chez Houtekiet une seconde édition légèrement modifiée. Elle publie également en 2013 *Erfzonde van de twintigste eeuw. Notities bij 14-18* [Le péché originel du XX^e siècle. Notes sur 14-18], avec une sélection d'articles traduits.

(2) Henri Pirenne, *La Belgique et la Guerre mondiale*, Paris, Presses universitaires de France, 1928.

(3) *Flamenpolitiek en aktivisme. Vlaanderen tegenover België in de Eerste Wereldoorlog* (Politique flamande et activisme. La Flandre face à la Belgique durant la Première Guerre mondiale), Louvain, Davidsfonds, 1974.

je n'ai strictement rien appris. Tout ce qu'on m'a enseigné, ce sont ces mythes. Par exemple, que sur l'Yser des soldats flamands mouraient parce qu'ils ne comprenaient pas les ordres donnés en français. J'y croyais dur comme fer, puisque on me l'avait répété pendant des années. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris que c'était au fond un mythe – comme il y en avait tant d'autres.

Ces mythes, ces légendes, cette doxa communément reçue sur la Première Guerre mondiale, vous les infirmez systématiquement.

Sophie De Schaepdrijver : Écoutez, je ne songeais nullement à déconstruire toutes ses représentations, à les dynamiter. Mais j'ai constaté, chemin faisant, que certaines méritaient d'être plus nuancées qu'on ne me l'avait enseigné. Comprenez-moi bien, je ne conteste pas l'injustice flagrante, grotesque, de la situation linguistique sur l'Yser. Mais, pour autant, on peut le reconnaître sans faire appel à des mythes. On peut fort bien décrire le régime linguistique, tant sur le front de l'Yser que dans les territoires occupés, d'une façon bien plus complexe et intéressante, en s'appuyant sur toute l'histoire sociale et culturelle. Je n'ai donc pas commencé avec l'idée préconçue de dynamiter la version traditionnelle, mais qui l'étudie débouche sur une vision plus nuancée, où il n'est pas aisé de distinguer le blanc du noir.

Revenons au début du XX^e siècle. Quelle est la position de la Belgique sur la scène internationale entre 1905 et 1914, à la veille du déclenchement de la Première Guerre mondiale ?

Sophie De Schaepdrijver : En fait, pas très différente de celle des Pays-Bas, en ce sens que les deux États étaient neutres. Que tous deux possédaient un grand empire outre-mer, et qu'ils étaient tous deux devenus immensément riches. La Belgique était même la cinquième puissance commerciale du monde. Comme de juste, elle n'avait jamais rallié un des deux camps rivaux. Elle était un petit pays guère armé, qui d'ailleurs se voulait ainsi, mais qui demeurait pour autant très attaché à son indépendance. Une indépendance garantie par sa neutralité. Un état de fait qui perdurait au fond depuis le Moyen-Âge : les Pays-Bas, au sens large du terme, formaient un ensemble de cités n'ayant jamais appartenu à une autre puissance, en tout cas pas vraiment. Il en allait encore ainsi en 1905-1910.

« Poor little Belgium », comme l'appelait volontiers la presse anglaise, se retrouva dans une certaine mesure marginalisé après la guerre. Que s'était-il donc passé lors des négociations de Versailles ?

Sophie De Schaepdrijver : L'idéal d'un ordre juridique international gagna en force pendant la guerre. On pensait qu'un État n'avait pas le droit de redessiner la carte de l'Europe pour la seule et unique raison que sa force lui en donnait la possibilité. On jugeait donc comme un crime l'agression perpétrée par l'Allemagne impériale. La Belgique jouait dans cette optique un rôle très particulier, car elle avait, nation neutre, refusé le passage sur son territoire aux armées allemandes attaquant la France. Un choix dangereux, mais qui lui assura un certain prestige à l'étranger

Ce prestige du martyr de la Belgique s'effaça à mesure qu'apparaissait toute l'étendue de l'hécatombe qui frappait toutes les armées en lice, que tombaient des centaines, des milliers, des millions de morts. La Belgique fut relativement épargnée, si l'on peut dire, car elle compta à la fin de la guerre 40 000 soldats tombés au front, ce qui est beaucoup, mais sans commune mesure avec les pertes françaises ou anglaises. Sur les hommes en âge de porter les armes, la Belgique en perdit un sur cinquante, tandis que la France en perdait un sur six. Cela explique pourquoi la délégation belge aux négociations de paix n'obtint pas tout ce qu'elle souhaitait. Notre pays fut très déçu de voir le peu de compréhension manifesté dans les négociations internationales pour les problèmes spécifiques d'un pays qui, pendant quatre ans, avait été occupé, surexploité et démantelé. D'autres pays avaient pu s'adapter à une économie de guerre, qui d'ailleurs – par une ironie de l'histoire – se révéla bénéfique pour l'industrie lourde. Ce n'était pas le cas pour la Belgique, dont la sidérurgie a été pratiquement démantelée et l'infrastructure a dans une large mesure disparu : le pays devait immédiatement reconstruire, mais on ne lui en donnait pas les fonds nécessaires. On comprend aisément notre amertume en 1918.

C'est vrai, l'histoire de la Belgique pendant la guerre est très particulière. Vous avez choisi de l'appréhender « à partir de la base », en vous concentrant sur le vécu et les problèmes de la population civile dans les territoires occupés. Quelles vues offre cette approche ?

Sophie De Schaepdrijver : Le vécu de la Belgique pendant la guerre est à l'évidence autre que celui des autres belligérants. Chez eux, il y a le front et l'arrière, mais la Belgique, elle, est presque entièrement occupée. La majorité des Belges, y compris les hommes en âge de porter les armes, n'est pas au front. En France 90 % des hommes sont au front, en Angleterre 60 %, contre seulement 20 % en Belgique ! Les 80 % qui ne servent pas sont réfugiés à l'étranger ou vivent en civils dans les territoires occupés. C'est une tout autre situation, qui annonce à bien des égards celle

– Intérieur du musée *In Flanders Fields* à Ypres (Belgique).



© Ph. M.

que connaîtra une grande partie de l'Europe pendant la Seconde Guerre mondiale. On peut en effet y voir une préfiguration de l'avenir, mais à l'époque c'est marginal. Et c'est pourquoi la Belgique offre un cas intéressant, plein d'enseignements sur la dynamique de la violence et de l'oppression, sur les rapports entre la population civile et ses élites avec l'occupant, sur les diverses formes que peut prendre le *modus vivendi* qui s'établit dans cette période.

La situation au front est également différente de celle dans d'autres pays. L'armée belge est une des rares à ne plus avoir le moindre contact avec l'arrière, car celui-ci est occupé. C'est une armée qu'on pourrait dire orpheline, qui

pendant quatre ans se bat sans contact avec l'arrière. L'expérience belge pendant la guerre, c'est une expérience très différente de celle à laquelle on songe spontanément quand on évoque 14-18.

Cette expérience a-t-elle influencé le culte du héros en Belgique ?

Sophie De Schaepdrijver : C'est certain, en Belgique, le héros est un civil. Un espion, par exemple, ou quelqu'un actif dans la presse clandestine. Il y a là d'ailleurs une exception belge : d'autres régions d'Europe – le nord de la France, la Pologne, les territoires baltes, la Serbie – ont connu l'occupation, mais ce n'est qu'en Belgique que se développe une florissante presse clandestine. Durant une certaine



© Ph. M.



En réalité, cette guerre fut une guerre d'invasion, de conquête de territoires, et il est donc difficile de la dire absurde. Cette guerre avait bien sa raison d'être.



période, on y compte plus de 70 périodiques différents, qui publient des caricatures et des poèmes. Une activité qui n'est pas danger : on n'y risque peut-être pas la mort, mais la prison. À cet égard, la Belgique constitue bien un cas unique. Cette presse clandestine engendre un vaste culte « patriotique » du héros. Ceux qui ont œuvré dans l'ombre deviennent les héros de l'après-guerre.

Peut-on placer l'histoire du Mouvement flamand dans le contexte spécifique de l'occupation ?

Sophie De Schaepdrijver : Le simple fait de l'occupation a certainement influencé l'histoire de ce mouvement. Et qu'une grande partie des hommes en âge de porter les armes n'a pas combattu sur le front et qu'elle est restée dans les territoires occupés a incontestablement joué un rôle important.

Certains ont absolument voulu passer à l'acte, l'occupant leur en a fourni des occasions, notamment en encourageant puissamment, en pleine guerre, la création d'une université néerlandophone à Gand. Nombre de jeunes gens avaient le sentiment de pouvoir enfin agir. Certes, c'était une forme de collaboration, mais ils y voyaient, eux, un acte de courage, justement parce que leur entourage ne les approuvait pas toujours. Ayant agi, ayant choisi, il leur fallait se justifier, et nous voyons se développer une sorte de contre-patriotisme, un très puissant sentiment anti-belge (on parlera parfois d'anti-belgicisme). Il subsistera dans les années vingt, se renforcera dans les années trente et, finalement, dans les années quarante, il entraînera un grand nombre de ces hommes à choisir la collaboration. Se crée ainsi un substrat de ressentiments

et de rancœurs né des choix de la première occupation.

Il ne faut pas croire pour autant que le sentiment anti-belge est inhérent au Mouvement flamand. À cet égard, je partage entièrement la thèse que le professeur Wils fut le premier à défendre. Plus on étudie les sources belges et allemandes, plus cette thèse se confirme. Je ne crois pas que l'on puisse parler de l'émergence en Belgique de deux camps antagonistes chez les historiens, mais je reconnais que, implicitement, un certain clivage se dessine entre ceux pour qui la Belgique est une communauté de destin et ceux qui se focalisent plutôt sur les lignes de rupture au sein de la communauté belge en temps de guerre. Cela entraîne une autre approche de l'histoire.

On dit souvent que la Première Guerre mondiale fut une guerre « absurde ». En quoi cette idée pose-t-elle un problème ?

Sophie De Schaepdrijver : Cette idée est fort ancienne, elle remonte à la publication en 1928 de *Im Westen Nichts Neues* [À l'Ouest, rien de nouveau] d'Erich Maria Remarque. Ce roman ne fut pas seulement le best-seller des livres de guerre allemands, ni même le best-seller de tous les livres de guerre -, il a aussi eu une grande et durable influence. Certes, c'est un grand roman, mais qui a confirmé cette thèse de l'absurdité de la Première Guerre mondiale. Une thèse qui a naturellement son utilité, qui est politiquement admirable, mais en réalité cette guerre fut une guerre d'invasion, de conquête de territoires, et il est donc difficile de la dire absurde. Cette guerre avait donc bien sa raison d'être.

En outre, si cette guerre est dite absurde, il ne faut pas oublier que ceux qui combattirent ne la voyaient pas ainsi. Que peut-on faire, une fois la guerre commencée ? Une approche historique implique de se penser dans la situation et l'esprit des soldats, qui tous luttaient pour une issue heureuse. Par sentiment du devoir. Reconnaître que ce fut tragique, ce n'est pas soutenir que ce fut une sinistre comédie. 1914-1918 fut une tragédie, pas une comédie noire. Ce ne fut pas une guerre absurde pour rien.

Aujourd'hui nos commémorations ne rappellent que rarement qu'à l'époque les deux camps ont approuvé la guerre, que des hommes furent volontaires pour aller se battre. Elles s'attachent plutôt à l'idéal de la paix, à la condamnation de toute violence, à l'image de la guerre comme une fatalité.

Sophie De Schaepdrijver : L'image que nous donnent aujourd'hui les musées, les bandes dessinées, les films, ou même les comédies musicales est, en effet, dans la plupart des cas, celle d'une guerre absurde, de toute une génération forcée d'y participer. D'une interminable boucherie. Personne ne peut en nier l'horreur, mais on ne peut la comprendre si on la considère d'un point de vue radicalement pacifiste. Une approche plutôt stérile pour un historien. Il ne faut pas oublier que, d'une façon ou d'une autre, une grande partie des soldats souscrivaient à cette guerre. Ce n'est pas qu'ils étaient

– Nouvelle scénographie du musée de la tour de l'Yser à Dixmude (Belgique). Mai 2014.



© Ph. M.



© Ph. M.

animés par un patriotisme exalté, ni qu'ils aimaient la vie dans les tranchées, bien au contraire. C'est bien là le grand mystère de la Première Guerre mondiale : qu'est-ce qui motivait tous ces hommes pour continuer le combat ? Tels des archéologues, nous cherchons les vestiges d'une culture aujourd'hui disparue, les lettres, les journaux intimes, les artefacts qui doivent nous permettre de reconstruire ce monde. Et nous voyons que les soldats pour une part acceptaient la guerre, mais pour une part aussi combattaient sous la contrainte. Ce ne fut nullement une génération apathique et sans volonté ! À

mes yeux, une telle approche est mille fois plus intéressante, parce que nuancée.

Vous évoquez volontiers ces lettres, ces journaux intimes qui illustrent la vie quotidienne des Belges pendant la guerre – et pendant l'occupation. Ces sources furent-elles importantes pour vos recherches ?

Sophie De Schaepdrijver : Sans sources, point d'historien ! Mais on observe une évolution dans le type des sources qui sont utilisées. Fort longtemps l'histoire fut une science qui étudiait les « grands documents » : traités, correspondances des grands personnages.

... Nouvelle scénographie du musée de la tour de l'Yser à Dixmude (Belgique). Mai 2014.

Depuis les années 1960 s'y ajoutent des sources plus modestes : chroniques villageoises, journaux du front, lettres de soldats ou de leurs femmes, journaux intimes de ceux de l'arrière... Les bulletins paroissiaux des années 1914-1918, par exemple, sont riches d'enseignements, car les curés décrivent le quotidien de leurs communautés locales. Certes, l'image qu'ils en donnent est souvent biaisée, mais l'information demeure très intéressante⁴. Il fut longtemps difficile d'accéder à ces sources subalternes, mais aujourd'hui elles sont de plus

en plus souvent exploitées, accessibles, et elles s'inscrivent ainsi dans la mémoire collective. Une observation toutefois : on ne peut utilement les comprendre telles quelles, il faut savoir lire entre les lignes, comme un anthropologue étudie une culture. Que dit littéralement le texte ? Et quelle fut la réalité ? Comment analyser le langage utilisé ? Et surtout : quels sont les *non-dits* dans ces documents ? Qu'est-ce qu'ils ne disent pas ?

Mais il reste la question : comment peut-on, cent ans après cette guerre, reconstruire la Première Guerre mondiale dans toute son horreur, mais aussi dans toute sa complexité, comme vous l'avez souligné vous-même ? Les grands musées européens ont élaboré leurs formes de représentation, ils ont fait des choix scénographiques différents, souvent remarquables. Quelle forme muséale vous paraît la mieux convenir pour rendre la réalité de la guerre ?

Sophie De Schaepdrijver : En Europe de l'Ouest, c'est incontestablement l'Historial de la Grande Guerre de Péronne qui a mes préférences, car sa muséographie demeure distanciée. J'en apprécie l'idée sous-jacente : nous ne savons pas exactement ce qu'était la culture des tranchées, comment les gens ont vécu la guerre, quelle était la mentalité à l'arrière – nous ne le savons pas. Cela reste un mystère, et c'est pourquoi nous adoptons une certaine distance. Historienne, j'essaie toujours de reconnaître nettement ce que j'ignore. Et c'est bien ainsi que j'ai conçu l'exposition à Bruges⁵. Péronne a choisi pour des salles blanches, des présentations sobres. L'exposition n'affirme pas d'emblée

“

La fiction peut aussi constituer une forme de représentation. J'aime les romans historiques. Mais même la fiction doit observer une certaine distance.

”

ce qu'il convient de penser. L'émotion s'y exprime dans l'ellipse, l'abstrait, la distance. On le perçoit aussi dans les plus beaux poèmes, ceux qui ne vous surchargent pas d'émotions, qui ne vous commandent pas d'être immédiatement ému, *hic et nunc*. Cela vaut autant pour un bon musée. Certes, sa didactique doit être solide, il se doit d'expliquer. Il ne suffit pas d'exposer des objets, en laissant au visiteur le soin d'en trouver la signification. Un équilibre difficile à réaliser, je le reconnais, mais, pour ma part, je préfère une approche distanciée.

La fiction peut aussi constituer une forme de représentation. J'aime les romans historiques. Mais même la fiction doit observer une certaine distance. Elle ne doit surtout pas vouloir se mettre dans la peau d'un soldat vivant dans sa tranchée ; franchement, cela me gêne et ne peut me convaincre. Je connais peu de films ou de séries télévisées qui présentent la Pre-

mière Guerre mondiale d'une façon qui peut me convaincre. La fiction ne doit pas chercher à prescrire ce que nous devons sentir.

Que dire en conclusion ? La commémoration en 2014-2018 va certainement nous confronter, une fois de plus, à ces mythes et ces idées que vous avez voulu déconstruire dans vos ouvrages. Pensez-vous que cette commémoration donnera quand même l'occasion de rompre avec les schémas traditionnels de la recherche ?

Sophie De Schaepdrijver : La commémoration offre, par le biais des expositions, des musées, des activités, une excellente occasion d'un *aggiornamento* de la recherche. Nous constatons, à l'évidence, la formation structurelle d'une expertise dans notre pays. Des deux côtés de la frontière linguistique – qui d'ailleurs dans ce domaine ne l'est plus guère – on s'intéresse à des thèmes longtemps négligés, par exemple l'espionnage dans la Belgique occupée, ou le ravitaillement. C'est aujourd'hui que se créent les conditions de sérieuses recherches historiques dans les années à venir, d'autant plus que les sources sont devenues bien plus accessibles. N'oublions pas que, dans ce domaine, nous revenons de loin. ■

Propos recueillis par Anneleen Spiessens et Philippe Mesnard le 19 juin 2014